

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraison de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 13, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire pendant six mois, par la poste, en France et en Belgique, £1 0 0

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire pendant six mois, par la poste, en Angleterre, £1 0 0

Aux deux publications réunies, £1 10 0

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire pendant six mois, par la poste, en France et en Belgique, 2s. 6d.

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire pendant six mois, par la poste, en Angleterre, 2s. 6d.

Toute insertion subordonnée, le quart du prix (Adresser les lettres.)

GRAND ASSORTIMENT DE

POÈLES NOUVAUX.

LES SOUSIGNÉS viennent de recevoir de plusieurs Fonderies des États-Unis, entr'autres de celles de St. Albans, Troy, Albany et Plattsburgh, outre leur assortiment complet ordinaire, une grande variété de POÈLES sur des modèles nouveaux et approuvés, de toutes espèces comprenant des cylindres pour brûler du charbon et du coke, des Poêles Banner, Victory, Farmer, Troy et Air tight, et les célèbres Poêles de cuisine d'origine de Buck, poêles de salon à grille, Painted, Nursery Stoves, les compagnons d'Hyver, poêles de salles Air tight, à air tempéré, et richement ornés. Les poêles patentés de Buck et les poêles Air tight de Troy, sont adaptés également à brûler du bois, du charbon ou du coke, et seront vendus, à l'essai, pour un mois. Il ne faut que s'en servir pour en être satisfait. Les poêles de salons, Air tight, (de différents patrons et grandeurs) sont d'un fini parfait, d'une apparence chaste et belle, embellie par des ornements de bon goût et supérieurs en qualité et sous le rapport de la forme à tout ce qui a jamais été offert en ce genre sur le marché. Ces poêles de salons sont vraiment des meubles élégants et à bon marché et comme ils sont construits sur le principe des Air tight, ils sont expressément calculés pour donner beaucoup de chaleur avec peu de combustible. La quantité d'énergie en relief, augmente la surface rayonnante de manière à lui donner le double du pouvoir d'un poêle de même dimension construit sur l'ancien plan. Les cylindres pour brûler le charbon ou le coke pour des passages, anti-chambres ou bureaux etc., sont simples de construction, joignant à la fois, l'économie, la beauté du travail, l'économie du charbon, et la durée; une visite est respectueusement sollicitée.

BARRETT & HAGAR, 109 rue St. Paul.

23 Octobre.



AVIS

Aux Reclamants pour des pertes par la Rébellion dans l'Est-Canada, dont les noms sont compris dans la Table publiée dans la Gazette du Canada, datée du 18 octobre 1846.

Bureau du Receveur Général, Montréal, 9 octobre, 1846.

LE RECEVEUR GÉNÉRAL est autorisé d'émettre des DÉBENTURES rachetables dans vingt années pour liquider ces pertes, en sommes qui ne seront pas moindres de vingt-cinq Louis courants, portant intérêt, à six par cent par an, comme il est permis par l'acte de Victoria, chapitre 65, payable par cheque au porteur. On recommande aux individus dont les réclamations sont au-dessous de la somme ci-dessus spécifiée, de s'adresser à plusieurs afin de former le montant minimum des Débentures qui vont être émises.

16 oct. 1846. 27 Les journaux anglais et français de Montréal publient cet avis pendant deux semaines.



Sites de Moulins de prix.

AVIS est par les présentes donné que Trois Sites de Moulins de Prix, sur le canal de Lachine, savoir: Deux situés sur le côté sud du bassin au-dessus du lock n. 2, marqué sur le plan n. 10 et 11 et l'autre sur le côté nord du lock n. 2, seront vendus par enchère publique au Bureau des Travaux Publics, VENDREDI, le 20 NOVEMBRE prochain, à midi.

Le plan du terrain et les plans et devis relatifs à la manière de prendre l'eau, etc., pourront être vus à ce Bureau et après le Premier Novembre, auquel temps on pourra obtenir toute autre information de l'achat. Ses lots sont particulièrement bien adaptés à la construction de Moulins à Farine, ou de Manufactures, étant dans la Cité, sur les Bassins du Canal et de facile accès, tant par terre que par eau. La chute au niveau ordinaire du Fleuve sera, pour les lots 10 et 11, d'environ 20 pieds, et au lock n. 2 de 13 pieds, avec une quantité considérable d'eau à charbon, pour faire marcher des Moulins.

Par ordre, THOS A. BEGLY, Secrétaire.

Bureau des Travaux Publics, Montréal, 20 oct. 1846.

Vente de Terres a VARENNES.

SERONT VENDUES, à la porte de l'église paroissiale de Varennes Mercredi le QUATRIÈME jour de Novembre prochain, à dix heures du matin, une Terre de quatre arpents et deux perches environ de front sur quinze arpents de profondeur située dans l'île Ste. Thérèse, paroisse de Varennes; avec une maison, grange et étable dessus construits et aussi une portion de terre située dans la grande île de Varennes, dans le fleuve St. Laurent, de deux arpents de front ou environ sur la profondeur qu'elle peut avoir; ces terres appartenant aux Demoiselles Ayl-dit-Malo.

THOMAS PEPIN, Procureur. Boucherville 16 octobre.

À VENDRE PARLE SSO USSIGNÉS.

15 TONNES Rum Jamaïque, 10 Barriques Brandy Martel et Hennessy, 10 ditto Gin de Keupa, 40 Balles Bouchons, 50 Quartes Vanille, 100 Caisses Chandelles de Damoulin et Supermaceti. DESRIVIERES et DEMSEY. No. 28, Rue St. François Xavier. Montréal 23 Octobre 1846.

Les partis aux États-Unis.

Nous voyons poindre l'époque où bientôt il n'y aura plus de partis politiques, non pas que jamais il règne une unanimité parfaite d'opinions et de croyances, mais au contraire, parce que les opinions et les croyances se trouvent tellement divisées, qu'elles échapperont à toute classification. Voyons déjà ce qui se passe des deux côtés de l'Atlantique: Nous n'avons plus de ces contrastes frappants dans les principes politiques d'un même peuple, principes tellement sacrés, que leurs apôtres n'osent y porter une main sacrilège, les transmettaient intactes de génération en génération. L'histoire ancienne, l'histoire du moyen-âge, les premiers temps de notre histoire moderne même, nous fournissent des exemples nombreux de la religion avec laquelle les hommes, nés en quelque sorte avec un principe, vivaient pour le faire triompher et mouraient en le défendant. Aujourd'hui, les partis se mêlent, se confondent; il conservent un nom peut-être, mais ils abandonnent leur programme, qu'ils changent ou qu'ils modifient suivant les circonstances, suivant les chefs qui les dirigent. Le progrès est pour eux le roi de l'écarté, c'est à qui s'appuiera de son concours et s'en servira pour terrasser ses adversaires. Chacun d'eux l'a pour objet: à les entendre, ils diffèrent seulement dans les moyens d'y arriver. Nous pourrions faire, de ces réflexions, une application curieuse aux partis européens actuels, mais tel n'est pas notre but dans cet article que nous voulons abréger autant que possible. Nous tenterons de faire connaître ce que sont les partis aux États-Unis, sur quelle base ils s'appuient, quels vœux ils forment, quelle œuvre ils poursuivent.

Les deux grands partis des États-Unis sont les démocrates et les whigs; en seconde ligne viennent les natifs, les abolitionnistes, les réformateurs et les anti-rentistes. Le parti démocratique a eu pour premier chef Thomas Jefferson, élu président en 1800. De 1791 à 1800, dès les premières années de leur indépendance, une grande question agita les États-Unis d'Amérique: prendrait-on parti pour ou contre la république française? Les démocrates étaient pour la France; on les a nommés le parti français. Ceux, qui, au contraire, se sont prononcés contre elle, ont été qualifiés de parti anglais. Cette distinction est encore parfaitement applicable. Nous ne suivrons pas les démocrates à travers les phases si multipliées et si compliquées de leur existence comme parti, nous nous bornerons à exposer leurs croyances et leurs articles de foi; les voici:

Égalité parfaite de tous les hommes devant la loi. — Le peuple, source légitime de tout pouvoir. — Séparation entière et durable entre l'église et le gouvernement. — Liberté, souveraineté et indépendance de chaque état respectif. — L'union des états; une confédération compacte d'états indépendants, mais sans fusion ni centralisation. — La constitution des États-Unis; une délégation de pouvoir spéciaux, limitée et définie. — Point d'emplois héréditaires; ni ordre, ni noblesse. — Un gouvernement à bon marché. — Les grandes voies de communication terrestres à l'entreprise des états ou de l'industrie privée. — Point de dette nationale, s'il est possible. — Liberté entière d'opinions et de leur expression parlée, écrite ou imprimée. — Protection des propriétés individuelles. — Le pouvoir civil supérieur au pouvoir militaire. — Obéissance passive des représentants aux instructions de leurs mandataires. — Point de classes favorisées; point de monopole. — Elections libres et suffrage universel. — Point de secrets mystérieux inaccessibles au public dans le gouvernement. — Rétribution pour les services publics; salaire modéré et responsabilité des agents publics. — Point de banque nationale. — Point de distribution des terres fédérales parmi les états. — Point d'aristocratie financière et territoriale; vente des terres nationales aux travailleurs et cultivateurs réels seulement. — Peu ou point d'armée permanente. — Point de taxes ni de tarifs autres que pour le paiement des frais essentiels d'un gouvernement à bon marché. — Salaire suffisant pour l'existence aisée des travailleurs, dans toutes les branches de l'industrie humaine. — Justice à bon marché; roulement dans les emplois publics. — Éducation publique et complète de toutes les classes de la société.

Les whigs, fédéralistes autrefois, ont eu pour premiers leaders Alexandre Hamilton et John Adams. Ils étaient partisans d'un gouvernement fort et imposant; une monarchie ou une présidence à vie. Leurs principes actuels sont:

Une banque nationale. — Un tarif élevé, prohibitif, protecteur. — Des privilèges, des monopoles, exclusion de la liste des électeurs de tous ceux qui ne sont pas en possession de propriétés territoriales. — Un puissant gouvernement central, ne laissant qu'un pouvoir très peu étendu aux gouvernements des états. — La représentation à plusieurs degrés. — Une législation tendant à créer deux classes distinctes dans la société. — Exclusion graduelle des étrangers des emplois publics et du droit d'élection. — Extension des droits du clergé.

— Les grandes voies de communication placées entre les mains du gouvernement général, (remarquons, en passant, que cette combinaison aurait pour résultat infaillible de mettre à la disposition du gouvernement général 500 mille travailleurs, à l'aide desquels il lui serait facile de se créer, dans les divers états de l'Union, des partisans dont le secours lui serait utile à l'occasion). — Une dette nationale, si large qu'elle soit. — Distribution entière et immédiate des terres nationales entre les états. — Une forte armée, une marine nombreuse.

Nous venons de nous occuper de deux partis purement politiques; les quatre autres peuvent être, plus justement, appelés des partis sociaux. Aux États-Unis, on les distingue sous le nom de partis d'une seule idée (one idea), parce que, en effet, ils n'ont qu'un but en vue, but qu'ils poursuivent avec persistance et acharnement. Les natifs veulent le changement des lois actuelles de naturalisation. Les étrangers, à leur avis ont trop d'influence sur les affaires politiques de la république. Afin de parer à cet inconvénient à l'avenir, ils demandent que le séjour nécessaire pour arriver à la naturalisation soit de 21 ans, et que, même après cette naturalisation, les étrangers ne puissent jamais occuper une place publique.

Le nom de abolitionnistes parle assez de lui-même; nous n'en dirons rien.

Les réformateurs prêchent le partage des terres nationales entre les pauvres des États-Unis. Leur théorie ressemble beaucoup à celle des communistes de France.

Les anti-rentistes se sont déclarés ennemis acharnés de l'aristocratie territoriale, véritable féodalité, qui forme, disent-ils, un contraste frappant avec les institutions démocratiques des États-Unis. Il se sont prononcés contre les baux perpétuels dont jouissent, dans certains comtés, des familles privilégiées, et ils réclament, pour les fermiers, la propriété des terres qu'ils cultivent.

LONDRES ET LES ANGLAIS.

Première lettre. Londres, le 24 septembre 1846. A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE CANADIENNE.

Monsieur, Vous voulez bien me charger de donner de temps en temps aux lecteurs de la Revue Canadienne, quelques détails sur Londres et les habitants de la vieille Angleterre qu'un long séjour dans la capitale des trois royaumes m'a mis à même d'étudier et de connaître. Je me tiens honoré d'une telle mission de confiance que je chercherai à remplir de mon mieux.

Si je remonte dans mes souvenirs, j'ai vu Londres pour la première fois il y a trente ans. C'était alors un immense monastère, une agglomération de puritains des deux sexes, groupés dans leur maintien, raides, graves, ennuyés et par suite toujours fort ennuyeux. L'esprit d'association était déjà dans tout, mais la sociabilité n'était dans rien. On causait peu, on ne chantait guère, on dansait à peine; on ne savait pas manger, et on buvait pour boire, tristement, solitairement, ou en grand gala, comme c'est encore hélas! assez l'habitude aujourd'hui, avec force speeches spirituels en guise de bons mots, de pétillements salines et de francs rires. La richesse était déjà partout, l'élégance nulle part; et si parfois le plaisir se glissait en tapinois dans un coin obscur du fait social, c'était avec des façons discrètement timides qui tenaient tout à la fois de la fausse honnêteté et de la crainte de qu'en dira-t-on! Les femmes, ces blondes créatures d'Angleterre, si minutieusement, si fraîchement jolies de quinze à dix-huit ans, ensevelies prétentieusement dans l'étroit fourreau d'une robe sans grâce, présentaient alors aux railleries féminines des autres peuples, un texte inépuisable par les antithèses de toilettes les plus choquantes et les plus entachées de mauvais goût. Et la science des belles et faciles manières, et le jargon élégant du monde, et le sentiment des arts avec l'enthousiasme qu'il inspire? De tout cela, rien ou fort peu de chose. Pour une jeune lady de cette époque, psalmodier une ballade avec gratement de guitare ou clapotement de clavecin, silfoter une romance dans la langue estropiée de Métastase et du Dante, écrire l'anglais à peu près correctement, constituant le nec plus ultra d'une éducation transcendante.

Les temps, les mœurs et l'éducation se sont modifiés. Aujourd'hui peu de jeunes filles, dans une situation de fortune même modeste, qui n'écrivent et ne parlent parfaitement leur langue, qui ne puissent s'exprimer avec aisance dans les idiomes de France et d'Italie, et qui ne possèdent au moins les premières notions des arts agréables. Au point de vue de l'instruction

et surtout, l'éducation des femmes, est sérieusement comprise en Angleterre. Même progrès dans le ton et les manières; la distinction remplace l'excentricité, l'esprit de convenance se substitue heureusement à cette hardiesse proverbiale qui faisait dire aux détracteurs des mœurs anglaises, que, jusqu'au jour des épousailles, les filles de la blanche Albion menaient la vie de garçon. Aujourd'hui la tenue est ordinairement décente et sans prétention. Grâce aux écoles de bon goût importées de France par la modiste par excellence, Mlle Lenormand et quelques autres, l'élégance est mieux entendue, mieux appréciée, et ce n'est plus que dans la rue ou au grand Opéra qu'on rencontre encore, de temps à autre, de ces phénomènes vivants dont la toilette paraît fraîchement sortie d'un bain dans l'arc-en-ciel.

Chez les hommes, la transformation pour être moins apparente, est presque aussi progressive. Maintenant la raideur compassée frise parfois l'aisance; la rondeur et le laisser-aller modéré de temps en temps la circonspection native, et les prévenances polies tempèrent assez souvent d'une manière heureuse cette mauvaise humeur, qui décore d'une gravité pédantesquement ungitrale la physionomie des jeunes gens. Dans les relations ordinaires de la vie, et dans presque tous les rangs de cette société anglaise si étendue, on commence à rencontrer cette politesse naturelle et simple, mystère inconnu ou incompris il y a quelques vingt ans, qui se produit aujourd'hui à l'état transitoire et dont le policeman est l'alphabète, le patricien l'oméga. Mais, s'il est vrai que toute perfection soit suivie de décadence, hâtons-nous de le dire, l'Angleterre, à l'endroit des manières polies, a encore de longs jours à prospérer.

Du reste, Londres, qu'on le prenne il y a trente ans, ou qu'on le prenne en l'an de grâce 1846, est et sera longtemps encore un vaste sujet de méditations et d'études pour l'observateur. A Londres, en effet, vous cherchiez en vain l'aspect sage et uniforme de ces sociétés modernes, ou, comme aux États-Unis, comme en France, le flot bienfaisant des idées égalitaires a, pour le bonheur de l'humanité, tout aplani, tout effacé. La tourmente des principes régénérateurs a quelquefois, cependant, passé sur la grande cité, mais à peine a-t-elle effleuré le sol, et elle n'a enlevé ni au sol lui-même ni à l'homme la physionomie diversifiée qu'ils tenaient des vieux us et des vieux temps. Aussi Londres moderne est-il encore, sous plus d'un rapport, la vieille ville aux vieux préjugés, aux superstitions incroyables, au fétichisme le plus absolu et le plus abject; aussi Londres est-elle encore la ville par excellence, où le peuple boutiqueur se comble à plat ventre devant un titre, devant un noble, quelle soit d'ailleurs l'indignité de celui qui porte ce titre, de celui qui lui a hérité de cette noblesse. C'est à tel point, qu'il y a moins de huit jours, un lord William Paget, qui avait menacé de son couteau en l'injuriant un commis qui venait réclamer de lui au nom de son maître une dette de 3 liv. st. (75 fr.), trouvait encore dans une certaine presse des apologues de sa conduite contre la verte renommée que lui avait administrée le Times, blâmant avec raison l'indulgence inqualifiable du magistrat, qui, loin d'avoir osé sévir contre sa seigneurie en prenant en mains la défense du pauvre commis victime de la brutalité de mylord, n'avait su que donner deux conseils au commis, celui de ne plus se présenter à l'hôtel de mylord, pour ne pas risquer de pousser à bout la patience de ce doux seigneur, et celui de poursuivre ce débiteur récalcitrant par les voies légales, moyens dérisoires, lord William Paget étant membre du parlement, et comme tel jouissant du droit superbe non-seulement de ne pas payer ses dettes, mais encore de jeter à la porte le peuple de créanciers qui l'obsède de ses créances...

Voilà la bonne ville de Londres, et qui dit Londres dit l'Angleterre. Au point de vue des nombreuses oppositions morales qu'on y rencontre, au point de vue des excentricités générales ou particulières qui y pullulent et surgissent de toutes parts, l'Angleterre est sans contredit le pays le plus curieux à examiner; et si, de prime abord, son ciel parfois assez triste, son atmosphère quelque peu grise et imprégnée de l'ouïe acre de la noire fumée du charbon de terre, n'ont pas le privilège de réduire le voyageur doué de la faculté d'investigation, en revanche, le premier moment passé, il se complait avec délices à poursuivre, à saisir le contraste partout où il se montre, et les occasions ne sont pas rares; car, dans quelle contrée civilisée le contraste se trouve-t-il plus commun, plus tranché et plus frappant que dans la Grande-Bretagne? L'Espagne a perdu son saint office, l'Italie n'a plus de Marais-Pontins, encore moins de brigands; la Turquie, déjà veuve de ses janissaires, n'aura bientôt plus ni eunuques ni derviches, et tout en s'agitant dans l'élément mercantile, la rêveuse et tranquille Allemagne a le bon esprit de réduire les distinctions de ses seigneurs et maîtres à peu près à néant.

Paris, cette Babylone moderne comme l'appellent sérieusement les journaux de Londres, Paris qui se pique d'urbanité et de savoir vivre, a rejeté tous les oripeaux qui jadis tenaient tant

de place dans ses fêtes. Il accueille Cobden aussi bien et mieux qu'il n'accueilleraient rois et reines d'autres contrées. C'est que Paris est devenu philosophe de badaud qu'il fut un jour. Il ne donne place maintenant au banquet de ses plaisirs et de ses joies qu'à la condition expresse, imposée aux convives, de laisser à la frontière toute distinction de rang et de naissance, pour ne conserver que la distinction si vulgaire du talent, du mérite, de l'utilité pratique, de l'esprit et des manières. Ainsi donc, dans ce séjour séduisant, mais dangereux pour toutes les aristocraties de naissance, dans ce séjour trop hanté par les heureux de tous les pays, dans cette ville où le quolibet vif et mordant s'attaque aux traditions les plus respectables, où le scepticisme raille et fronde tous les sanctuaires, un boyard russe, un prince allemand, un pair d'Angleterre se trouvent brutalement exposés au contact plébéien et à l'appellation non moins vulgaire de Monsieur. Ainsi vit la France en 1846, et il ne faut pas l'oublier, le nivellement y est devenu si complet, si absolu que son champ social ne saurait présenter aujourd'hui une tête de pavot à la canne d'un nouveau Tarquin, ou au scapin d'un nouveau Labruyère.

Mais l'Angleterre, cette modeste vivante qui traverse les siècles sans user sa dure empreinte, l'Angleterre qu'on pense connaître en France, et dont les Parisiens pour la plupart ne savent pas le premier mot, est bien le pays où, longtemps encore, la perpétuité des traditions permettra de remonter le torrent des âges et d'en étudier le laborieux parcours. Quoi de plus curieux à examiner en effet que ce vieux us, que ces vieilles coutumes de l'aristocratie anglaise, qui s'engrènent encore sans effort apparent du moins, dans les engins si complexes du XIXe siècle, et fonctionnent simultanément sans plus de bruit ni de frotement que les rouages huilés d'une savante machine? Qu'est-il de plus singulier au monde que ces castes diverses, qui, en dépit des attractions sociales, se meuvent isolément dans leur sphère d'activité sans se heurter ni se confondre? De ces causes, et de quelques autres trop longues à énumérer dans une première lettre, naissent les contrastes suivants:

Un gouvernement aujourd'hui en tête du progrès; des classes moyennes naguère encore voguant en plein dans les idées stationnaires;

Une action politique pleine d'énergie et de patriotisme au dehors, pleine d'austérité et d'hypocrisie au dedans;

Un vif sentiment de liberté dans les masses, le dédain ou la méconnaissance des principes d'égalité chez l'individu;

Des usages somptuaires d'une uniformité et d'une simplicité qui confondent tous les rangs; un accouplement de coutumes incroyables et un entassement de chiffons disparates, qui alourdissent les hommes et disgracieux les femmes;

Une appréciation enthousiaste des arts étrangers; un dédain systématique, un dédain poussé jusqu'à l'injustice pour les produits des beaux-arts indigènes;

La libre et chatoilleuse à l'endroit des conventions et du respect de soi-même; une liberté incroyable accordée à l'expérience et à la sentimentalité des jeunes filles;

Un rigorisme prodigieux pour ce qui touche à la nomenclature de tel ou tel vêtement; les blanches épaules des demoiselles et des dames aussi peu voilées que celles de la Vénus de Milo;

Une activité fébrile pour ce qui a trait aux choses industrielles, et pour les faits de la vie matérielle et les théories spéculatives, ce balancement placide et doux des actes du cerveau qui est l'utopie des médecins honnêtes;

Un système culinaire simple comme au temps d'Homère, mais un luxe inouï de fourchettes, de verres et de couteaux — moins les serviettes.

Voilà un aperçu de ces nombreux contrastes sociaux qui courent l'épaisse et forte carapace sous laquelle se mouvent uniformément et depuis tant d'années les coutumes, les mœurs, les instincts et les traditions morales de l'Angleterre; toutefois, hâtons-nous de le dire, cette carapace commença à s'amollir au frotement des idées étrangères. Chaque fait qui passe laisse son empreinte sur la rude enveloppe; chaque année et chaque progrès l'usent et l'annihilent; tout mouvement qui réagit de l'extérieur sur elle emporte une parcelle de sa surface, ou creuse une fissure par laquelle s'infiltre un sons nouveau et se perd un vieux préjugé. — C'est ce que j'aurai occasion de signaler dans mes prochaines lettres, en disant d'abord aux lecteurs de la Revue Canadienne ce que fut Londres cette année, et en les tenant ultérieurement au courant des faits et gestes quotidiens de la grande ville.

STANISLAS***